

## LISBETH

Dans la glace encadrée d'or, je vois les vitres d'une fenêtre fermée. Les festons blancs des rideaux les accompagnent et, à travers les carreaux, verdit le fouillis du jardin. Sur la laine du tapis, les quatre pieds de ma chaise forcent de tout leur poids, d'une pression inexorable. Je songe que ma chaise me soulève « pieds tendus » au-dessus de la sphère terrestre et m'offre aux étoiles et aux planètes : si j'étais dans le jardin, je serais une protubérance du globe. A mi-chemin du jardin et de la glace, il y a, suspendu et réfléchi, le lustre du salon avec ses pendeloques de cristal, ses cuivres Louis XIV et ses bobèches surmontées de ces horribles petits bustes de femme que j'ai trouvés chez un brocanteur et qui remontent aux années 1925 : grands chapeaux, charlottes, *polos* grenat ou violets. Et partout il y a le silence de cette vieille demeure dont les fenêtres donnent,

devant, sur une rue silencieuse et, derrière, sur un jardin plus silencieux encore. D'un silence qui semble s'être approfondi avec les ans et qui s'accorde à la vétusté de la grande porte d'entrée dont la peinture ne cesse de s'écailler.

Je suis seul mais multiplié par tous les miroirs de la maison : ceux qui sont cloués aux murs, ceux qui surmontent les cheminées, ceux qui, biseautés, caparaçonnent de lumières les vantaux des portes, ceux qui recouvrent les ébrasements des murs et forment des arcs de triomphe de clarté, le soir, quand j'allume toutes les lampes et que je vais d'une pièce à l'autre. Aussi, quand je remue, vois-je des quantités de moi qui remuent devant moi, derrière moi, à côté de moi et qui sont réfléchis par d'autres miroirs qui multiplient mon image dans les autres chambres. Si, de la sorte, je ne suis jamais seul, je crois parfois être transformé en un robot parmi d'autres robots aux gestes identiques. Parfois j'ai envie de tout briser tant je sens mes épaules prisonnières de ces étaux de cristal, mais parfois je me complais à ces projections de moi-même. Alors je remue les bras et je danse pour le plaisir de me voir si minutieusement obéi et d'être, en même temps, sans le moindre effort, ici, là et ailleurs.

Je ne sais pourquoi cette maison est remplie de miroirs. Il y en a dans toutes les chambres. Il en est d'entourés d'un cadre doré, il en est de retenus par des cadres peints du XVIII<sup>e</sup> siècle (je pense que ceux qui s'y sont mirés ont peut-être été guillotiné sans que le miroir les ait avertis de leur fin tragique). Il y a ceux à grandes fleurs d'iris de l'époque 1900. Il y a aussi le petit miroir biscornu de l'angle de l'escalier sombre qui mène au premier étage et qui ne reflète jamais rien que des êtres nocturnes ou dorés d'électricité. Dans les forêts l'on se promène au milieu de grands fûts de hêtres et de sapins, chez moi je me promène à travers ces miroirs pareils à des étangs qui se seraient mis debout.

Quand j'étais enfant je couchais un miroir sur mon lit, puis je le couvrais de longues et lentes caresses. Je regardais ce monde inversé et j'eusse voulu marcher sur le plafond devenu plancher ou courir autour du lustre devenu jet d'eau figé ou champignon de cristal. J'aimais les miroirs. Je n'avais jamais vu de cadavres, mais la dureté froide et lisse des miroirs surprenait mes doigts. Plus tard, les cadavres ne m'ont pas plus effrayé que les pierres. Je n'ai jamais eu peur de la mort ; devant les miroirs je n'ai jamais éprouvé que de la curiosité.

Au temps de ma longue solitude je me tenais souvent dans ce que j'appelais mentalement mon *paysage lunaire* : le salon dont les deux fenêtres s'ouvraient sur un jardin toujours sombre sauf deux mois de l'été. Ce sont les nombreux guéridons, les rectangulaires, les carrés, les octogonaux, les ronds, les triangulaires, disposés çà et là, qui me faisaient penser à ces volcans disséminés sur la surface de la lune et que j'avais vus tant de fois reproduits sur les cartes de cette planète. C'est en bonne partie sur ces guéridons que j'accumulais les objets très laids que je découvrais dans les marchés aux puces de Paris et d'ailleurs. Mais j'en entassais également sur l'orphée qui était en face du divan, sur les étagères fixées aux murs, et les murs eux-mêmes disparaissaient peu à peu sous cette marée inéluctable et hétéroclite. Il y avait de vieux flacons à parfum, de vieux cendriers, de vieilles poupées, de vieilles cartes illustrées pour le nouvel an, un vieux calot, un vieux sac à main, l'assiette décorée avec des timbres-poste, ces cols de notaire dont je parlerai plus loin, des vases à fleurs 1900 avec des roses et des iris en relief que j'avais entassés dans un coin de la pièce pour en faire une grotte, rocaïlle multicolore du plus mauvais goût (mais

encore faudrait-il pouvoir définir correctement le mauvais goût), une statuette de saint Expédit et une de sainte Rita à laquelle les familles bourgeoises de vieille obédience catholique offraient des neuvaines lorsqu'elles voulaient trouver une domestique. C'est précisément cette réunion de choses laides qui donnait à mon salon l'aspect d'une planète morte avec son clair de terre blême et froid, ses espaces sans arbres, sans feu, sans air et sans eau. Mes yeux allaient donc d'un guéridon à l'autre comme l'astronome ou l'astronaute va, ou ira, du cratère d'Uckert au cratère de Manilius. C'était un paysage où il était impossible à l'homme de crier parce que la voix n'était pas portée : les choses laides sont atones.

Mon salon était donc une planète morte et les choses laides des cadavres que j'aimais parce que, longtemps, le soir et la nuit, je méditais sur eux, je buvais sur eux mon amertume, ou plutôt la douceur triste et pleine d'espoir d'aborder enfin à quelque sagesse. J'ai toujours tenu les chefs-d'œuvre pour des yeux phosphorescents ouverts sur la vérité, des yeux angoissés d'hommes qui, après avoir posé sur leur visage un loup de beauté, épient et entrevoient l'au-delà des décors au milieu desquels le destin les fait se

mouvoir. Mais la laideur est la marque de l'éphémère, l'archipel usé par le temps gris des cités. Seul l'homme peut manquer de goût. Et c'est pourtant lui qui a découvert le nombre d'or, ce nombre-architecte qui a créé et qui soutient le monde : à une extrémité le sublime, à l'autre le manque de goût. Voilà le mystère sur lequel je me penchais avec la plus anxieuse curiosité.